
XYZ. La revue de la nouvelle

Le rire de Dieu

Pierre Fossard



Number 49, Spring 1997

Transatlantique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fossard, P. (1997). Le rire de Dieu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 29–38.

Le rire de Dieu

Pierre Fossard

pour Romain et Gaëlle

Je sais que les voisins t'observent lorsque tu joues dans le jardin. C'est un dimanche d'automne, une mort rousse et jaune. Une pluie immobile de couleurs mélancoliques, avec ce petit quelque chose de froid dans le bleu du ciel qui prélude aux rigueurs de l'hiver. Je sais qu'ils t'observent, sans méchanceté, sans même en avoir conscience, au hasard de leur dimanche, de la voiture qu'il lave au linge qu'elle étend sur des fils bleus et rouges. Je sais qu'ils t'observent, dans le joyeux tumulte des enfants qui entrent et sortent de la maison en jouant à la guerre ou à d'autres jeux d'enfants... d'enfants bien portants, clairs sourires, gestes précis. Gosses ordinaires au futur d'hommes heureux, plus ou moins... Nos voisins sont aimables, prévenants. Ils n'ont jamais un seul mot sur toi. Parfois, ils t'offrent un sourire, un petit signe de la main. Tu ne réponds pas... Ils n'en prennent pas ombrage. Ils t'observent, simplement... Je te regarde, debout devant la fenêtre de la cuisine. Je fume. Maman travaille. Petite sœur joue dans sa chambre. Je fume beaucoup, beaucoup trop. J'adore les jours d'automne qui se consomment du matin au soir. Tu ne me dis jamais je t'aime... Je t'observe, comme le font les voisins. Tu es au fond du jardin, assis dans l'herbe, près d'un vieux portique. Les cordes délavées des balançoires ont perdu leur jaune originel. Il y a beaucoup de jouets autour de toi, tout un monde de couleurs cassées, boueuses et fanées, ternies par le temps, l'oubli, les jours passés dans l'herbe du jardin. Tu ne les regardes pas. Tu t'en fiches. Tu t'amuses avec un vieux téléphone déglingué. Tu composes des numéros

imaginaires. Le voisin lave sa voiture. L'air de rien, il t'observe. Pourquoi ne serais-tu pas la plus belle couleur de ce jardin d'automne?... Un blond mouillé d'or, au cœur d'une oraison funèbre en roux et jaune mort. Il pourrait pleuvoir, tu ne bougerais pas d'un pouce. Tu composes des numéros imaginaires... Je fume. Je fume... Dis-moi, parle-moi... de la pluie, du beau temps... de ce que tu feras demain. Juste un petit mot, une caresse. Maman travaille. Nous sommes seuls, tous les trois, toi, petite sœur et moi. Ce matin je me suis réveillé le premier. L'air était doux. La fenêtre de la cuisine découpait un rectangle de ciel bleu, si bleu que l'on y voyait de l'été, comme des ombres égarées au-dessus des feux roux de l'automne. Dans le silence, la maison est belle. Elle respire, gracieuse et lente. Avant le quotidien. Il s'inscrit comme un fil blanc dans mes cheveux bruns. Lourd, assis sur ma chaise devant un bol de café noir, juste avant la première cigarette. Peut-être fera-t-il beau, peut-être pas. Les jours sont amers comme un plaisir trop vite assouvi que l'on regrette. Amer comme un refus, amer comme mon regard qui glisse, sans s'attarder, sur la vie des voisins, dans leur petite coquille dorée où les enfants jouent et grandissent... Alors la pluie, le soleil! C'est juste après le café noir... un moment à passer. On reste dans la maison, ou l'on sort dans le jardin. Petite sœur s'invente des radeaux pathétiques sur des océans lointains. Elle remplit sa solitude de certitudes sucrées qui accompagnent ses rêves et sa vie à tes côtés. Tu cours. Tu tourbillonnes. Tu ris. Tu pleures. Tu chantonnes. Les voisins t'observent. Je me moque de savoir s'ils te regardent, s'ils t'écoutent fredonner des chansons sans queue ni tête, en voletant comme un oiseau aveugle qui se cogne sans cesse aux barreaux de sa cage. Je m'en moque, autant que de la pluie, du soleil. Il nous fallait un mot, un nom, un adjectif. Ton humanité dépendait de ça. Pour qu'ils te voient et t'admettent du bord de leurs yeux, du très loin de leur cœur. Pour qu'ils cessent de poser ces questions stupides qui font pleurer maman. On ne pouvait plus passer notre temps à faire de toi une métaphore, un enfant que l'on

explique en longues phrases creuses. Petite sœur dit que tu es un extra-terrestre... Mais ce n'est pas suffisant. Nous avons trouvé un mot, le mot... Il existe. Il dort dans les pages glacées de ces gros livres où les maladies-malheurs sont répertoriées par ordre alphabétique. L'enfant-métaphore se résume en vingt lignes. Ces vingt lignes, sans poésie, tiennent en un mot. Ce mot, c'est... Entre toi et moi, ce n'est pas une histoire de mots. Quand tu sors de la maison, c'est autre chose... Il vaut mieux, entre nous et le monde, s'en tenir au mot... Entre eux et toi, c'est juste une histoire de mot... Le matin, à l'heure du café noir, avant la première cigarette, le monde n'est pas encore cruel. Avant que tu ne te réveilles, la vie offre un semblant d'ordre et de cohérence. Le bonheur a la simplicité imbécile d'un chien couché sur un fauteuil en cuir dans une maison qui ronronne. C'est comme ça le dimanche quand maman travaille et que je suis seul dans la cuisine. Je pose ma vie sur la table entre le pain et le beurre. Je lui trouve des allures de Belle au bois dormant. Il me manque si peu de chose... un mot pour que le café du matin perde son amertume. Tu n'as pas bougé. Moi non plus. Assis au fond du jardin, tu composes tes numéros imaginaires sur le petit téléphone cassé. Ce matin, tu t'es réveillé en chantonnant... Do, Do, Do... Petite sœur t'a regardé. Elle a ri, il connaît la gamme!... Do, Do, Do... Ce sera ainsi toute la journée, ce refrain dans lequel tu te noies... Do, Do, Do... Je sais qu'au fond du jardin, tu continues de chanter en composant des numéros sur le cadran. Demain, ce sera une autre chanson, sans doute. Tu la diras d'une voix inquiète ou joyeuse en jouant avec un de ces jouets cassés qui peuplent la maison. Une petite voiture retournée sur le toit, une assiette en plastique que tu fais tourner sur la tranche. Le mot... Joli, court, froid, chantant. Il évoque un peuple sauvage oublié du monde. Un peuple sans mémoire, sans conventions. Un peuple sans Dieu, sans idoles. Un mot froid comme le malheur, court comme la vie, beau comme le bonheur cruel, bleu et fragile, aux confins de la nuit. Tu regarderas la voiture retournée

sur le toit, ses roues qui tournent, qui tournent... Tu fredonneras *Au clair de la lune*... Aujourd'hui, c'est Do, Do, Do... Quelle importance ? Tu ris, de ton rire d'enfant qui n'est pas comme les autres. Je ne crois ni au ciel, ni à l'enfer. Il m'arrive de penser qu'en dehors de vous, je n'aime rien d'autre au monde. Je suis né avec ton silence, enfermé dans tes rituels, essoufflé, vieilli par ta course incessante, inlassable, au-dessus du vide. Chacun de tes rires, chacun de tes cris tombe dans ma cellule obscure comme la lumière d'un rayon de soleil. Tu es le mange-monde, le mange-cœur. Demain, tu chanteras *Au clair de la lune*... Aujourd'hui, c'est Do, Do, Do... Il est dix-sept heures. Le soir, lentement, investit le bleu du ciel. Petite sœur joue aux billes. Bientôt, tu devras abandonner le téléphone cassé au fond du jardin. Les samedis, lorsque maman travaille, nous avons nos habitudes. Le matin, nous allons faire nos courses au supermarché. La foule... Il faudrait que je puisse te porter, te tenir serré contre moi, dans le cercle de mes bras. Tu t'agites, tu renverses la tête. Tu ris trop fort. Les mots que je te dis, tu me les renvoies comme des balles de ping-pong. Ils partent dans tous les sens, rebondissent, roulent, se perdent. Tu veux des chansons, juste des morceaux, des chansons mutilées, cassées comme les jouets éparpillés dans la maison. Les gens nous observent. L'humanité est sourde et muette. Elle n'existe que par ses yeux. Je te souris. Je t'embrasse. Tu veux des chansons, juste des chansons... On quitte le magasin, après des courses à cent à l'heure. Je t'achète des bonbons. Je te parle. Je te parle sans cesse, à voix basse, pour casser la rengaine de tes chansons mutilées... Les voisins sont rentrés. Le quartier est paisible, assoupi dans l'automne, et les prémices de la nuit. Dans quelques minutes, je vais ouvrir la fenêtre, t'appeler, une fois, deux fois, trois fois. Tu poseras le téléphone dans l'herbe. Tu t'achemineras lentement vers la maison, distrait par le vent dans les herbes, la couleur d'un jouet oublié près de la haie de lauriers. Petite sœur est rentrée. J'entends le bruit de la télévision. Elle aime se faire peur en regardant des séries policières où les gens se tuent aussi

facilement qu'ils s'aiment. Tu as disparu de mon champ de vision. Je sais que tu longes le grillage qui nous sépare de la voisine. Nous sommes brouillés avec elle. Tu lançais des jouets dans sa cour, des petites choses sans importance. Tu aimes regarder les objets voler par-dessus les murs ou les grillages et retomber de l'autre côté. Tu désespères de ne pas les voir revenir, comme des oiseaux apprivoisés qui se poseraient au bout de tes doigts. La voisine n'appréciait pas. Un ballon dans sa grande cour grise, où aucun enfant ne joue, semble constituer pour elle un indescriptible désordre. Nous lui avons dit que tu étais handicapé, Petite sœur l'a traitée de vieille peau. Maman était au bord des larmes. La voisine a disparu dans sa maison. J'aurais voulu qu'elle rate une marche en montant l'escalier. Il n'y a plus de jouets dans l'allée qui longe la clôture, nous les avons enlevés. Tu prends des petits gravillons que tu lances à travers les mailles du grillage. Je quitte la fenêtre. J'ai envie d'un café, mais ce ne serait pas raisonnable. Tu entres dans la maison et tu allumes les lumières, celle du couloir, du living, de la cuisine, des chambres. Tu allumes. Tu éteins. Tu allumes. La maison clignote. Tu chantes Do, Do, Do... Je crois que je vais m'offrir un café. Trois coups de feu résonnent dans la télévision. Petite sœur pousse un cri. Tu allumes, tu éteins. Le café frémit dans la casserole. Derrière les carreaux de la fenêtre, la nuit se précise. Tu montes au premier, dans ta chambre. Sur les murs, il y a quelques dessins gribouillés aux feutres de couleur, avec ton prénom au bas de la page. C'est nous qui l'avons écrit. C'est nous qui avons guidé ta main. Mais ce sont tes dessins. Ils portent ton prénom... Tu existes ici, que tu le veuilles ou non. Je bois mon café. Je n'ai pas besoin de te voir pour savoir ce que tu fais. Je te ressens dans ma peau, comme une onde de chaleur. Le café est trop fort, trop noir. J'aime l'automne, mais je déteste ces fins de journées qui s'en grisailent sans le moindre murmure. Rien ne crépite, rien ne chante, tout semble attendre je ne sais quels drames, quelle mort... Petite sœur a éteint la télé. Elle vient prendre de mes nouvelles. Elle s'inquiète de ma santé, de ma bonne humeur.

Elle me demande si je l'aime. Je réponds évidemment, bien sûr... Elle hoche la tête. Elle n'est pas très convaincue. Je ne sais pas quoi faire pour la convaincre. Tu ne poses jamais aucune question. Le monde est nappé de brume que tu écarteres lentement d'une main de bébé qui joue avec les éléments d'un mobile. Tu aimes mes cheveux, mes doigts, lorsque je les transforme en serpents qui ondulent, ou la fermeture éclair de mon pull. Je te pose mille questions. Je n'espère qu'une réponse. Depuis six ans, j'attends que tu me touches autrement qu'un meuble ou qu'un vieux téléphone cassé. Le café refroidit dans la tasse. Il me donne la nausée. J'allume une cigarette. Petite sœur est montée dans sa chambre. Chaque matin, nous t'habillons. Nous te murmurons des mots comme des oiseaux fragiles blottis dans la chaleur d'un nid. Petite sœur va à l'école. L'école ne te veut plus. Leurs généreuses paroles, leurs grandes idées... L'enfant-qui-est-comme-les-autres dans les belles théories dorées des salons et des ministères où l'on cause est devenu, brutalement, l'enfant différent et... intolérable. Alors, on t'a trouvé une école où vont les noms en iste, les noms en ique. Les istes et les iques apprennent à découvrir le monde formidable des gens normaux. Parfois, ils y arrivent, parfois, non. Tout le monde s'en fiche, sauf nous, et si nous n'étions pas nous on s'en ficherait sûrement. Tu n'as pas de sac d'école couleur fluo. Le matin, nous partons tous les deux, en voiture, vers l'hôpital de jour. Tu apprends la peinture. Tu travailles l'argile. Tu es content d'y aller. Tu dis Veux voir les copains, mais les copains, est-ce que ce sont les portes? Les meubles? Ou est-ce le goudron de la cour? Souvent maman se réveille la nuit, elle pleure. Je ne peux rien faire pour elle. Les larmes lui font du bien. Elle pleure, sans un mot, allongée sur le dos, les bras croisés sur le drap puis elle se rendort. Je fume ma cigarette assis à la table de la cuisine. Tu as traîné ta vieille couette dans l'escalier, jusque sur le parquet du couloir. Tu te roules dedans en poussant de petits grognements de plaisir. C'est ton jeu préféré. Je voudrais te regarder dans les yeux, te dire Tu es d'ici que tu le veuilles ou

non. Tu abandonnes ton jeu, tu viens te serrer contre moi, ta petite tête contre ma joue. Le temps d'y croire tu es déjà parti. Tout cela ne vaut pas un soupir, même pas une colère. Il n'y a plus de colère en nous, seulement du rire, de l'amertume... Il y a la fumée qui me tue, cette vie qui te ressemble, chaque jour un peu plus. Elle perd la parole. Elle se replie sur elle-même. Elle te cherche dans ses méandres obscurs. Elle te parle. Elle t'imagine, l'imbécile, tel que tu n'es pas. Petite sœur est l'enfant du miroir, l'image assagie et structurée de nos passions. La justice qui recolle nos morceaux cassés. Le baume rassurant des 20 en math qui nous soulage du poids de nos échecs. Elle est l'ambasadrice de la maison. Mon Dieu, quelle bonne élève, quelle enfant intelligente... Peut-être sera-t-elle... Tu ne conjugues pas le futur. Tu es l'enfant-bulle au présent infini. Le verbe n'est pas ton commencement. Les mots sont des petits papiers d'argent que tu fais voler en pluie tout autour de toi. Tu es le il, tu es le nous, le tu, le on... Le je est une limite, une contrainte. Tu le tords. Tu le déformes. Tu le retournes. Tu en fais un petit animal étrange, absurde et craintif, qui se promène dans tes chansons mutilées. Tu es l'enfant du tumulte qui tourbillonne entre nos doigts, le miroir de l'obscur, le rire de Dieu. Le dimanche, nous nous promenons. C'est ainsi, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, nous nous promenons. Notre itinéraire ne change jamais. Il s'agit d'un lac à une vingtaine de kilomètres de la maison. Un coin tranquille peu fréquenté par les promeneurs du dimanche. On voudrait que le monde soit ainsi, blanc en hiver, doré en automne, avec juste des reflets sur l'eau où l'on pourrait, en riant, contempler nos visages de monstres. Tu cours, tu t'arrêtes, tu observes une fleur, un champignon, ou une de ces choses étranges que tu es le seul à voir. Il fut un temps où tu passais tes journées à hurler. Tu n'étais qu'un cri. Nous ne savions rien de toi. Nous nous battions contre des moulins, inlassablement. La terreur poussait en nous comme une fleur mauvaise, ses larges feuilles masquaient la lumière du soleil. Nous voulions une belle image, un enfant acceptable, présen-

table, un autre ambassadeur de la plénitude et du bonheur. Il nous fallut prononcer le mot à voix haute, l'entendre résonner de son écho acide dans nos cœurs et dans nos vies. Alors, tes cris cessèrent. Nous fîmes un pas, l'un vers l'autre. Lentement, le soleil revint. Tu es l'enfant à construire. Plus tard, nous conjuguons le futur. Tu aimes te promener sur les berges de ce lac. J'aime te regarder courir dans les ornières du chemin. Où est ma révolte ? Où est mon indulgence ? Qu'ai-je donc à pardonner ? Quel mal m'a-t-on fait ? Le dimanche, la vie est d'une délicieuse simplicité. Elle tourne autour d'un lac... Il faut que je prépare le dîner. Les psychiatres se méfient des miracles. La mode est aux miracles... aux méthodes révolutionnaires qui ne guérissent que les illusions et l'espoir. L'espoir ? Le miel sur le fruit amer. L'espoir, c'est un moment, un instant. L'amertume, elle, est infinie. Ils prononcent à peine le mot... Ils te regardent. Ils te sourient. Ils te parlent comme à un adulte. Ils nous écoutent comme des enfants... Tu t'en fiches, tu continues ta petite vie de tornade, de tourbillon. Nous aussi, on s'en moque, que savent-ils de la douleur ? On voudrait être moins sérieux. La douleur se passe du tragique. Elle est dans nos rires, dans nos habitudes, dans les enfants des autres, dans le vacarme joyeux d'une cour d'école maternelle. Où voulez-vous que soit la douleur ? Dans les larmes, les cris, le silence ? La douleur n'est pas la mort, elle est même son contraire. La douleur n'existe que si elle chevauche la vie, en la cravachant jusqu'au sang. Elle brille aux branches d'un sapin de Noël, aux bougies d'un gâteau d'anniversaire. Les faiseurs de miracles sont des animaux à sang froid. Ils ne savent rien de la douleur. C'est une petite école avec des enfants un peu étranges dans leur démarche, leurs gestes, leurs regards. Tu les appelles les copains. Tu ne leur dis jamais bonjour. Je te laisse. Je retourne vers le monde des gens qui parlent, qui se disent bonjour, au revoir, qui s'aiment et se haïssent, se volent, se tuent, se violent, rêvent de grandeur ou d'épargne... les gens normaux. Je vais faire des nouilles et du jambon, Petite sœur aime bien, toi tu adores. Nous allons manger

tranquillement, nous avec une fourchette, toi avec les doigts... chacun sa manière. Ici, ce n'est pas grave, nous n'avons guère de conventions. Notre langage est bizarre et nous ressentons parfois l'étrange sensation de nous comprendre. Je regarde l'eau frémir dans la casserole. Demain, sera un autre jour, d'autres joies, d'autres peines... Je jette une poignée de nouilles dans l'eau bouillante, des coquillettes, ce sont tes préférées. La nuit derrière les carreaux est rassurante. Elle ressemble à l'océan infini sur lequel on ne distingue que de vagues et frileuses lumières. La maison est chaude. Nous mangeons les nouilles, en silence. Petite sœur n'est pas très causante. Elle regarde son assiette d'un air pensif. Demain, il faut revenir à l'école. Elle s'y rendra sans son frère, au milieu des sacs fluo, des Chevignon, des cris et des rires. Combien de frères et de sœurs prennent ensemble le chemin de l'école? Tu ne dis rien, tu continues de malaxer tes nouilles, avec un plaisir évident. Puis soudain, tu relèves les yeux, tu regardes Petite sœur et tu lui dis Tu sais nager? La maison est un monde à part. On peut rire, pleurer, rien n'est inutile, tout alimente la vie comme l'eau et le soleil donnent des fleurs sur la terre d'un jardin. Tu es le cœur brisé de notre amour, ce regard irremplaçable, notre humanité... Entre nous pas d'histoire de mot... tu es l'infirme des autres. Le grain de sable dans cette parfaite mécanique qui n'existe et ne perdure que pour mieux nous broyer. Ici, le seul mot qui commence par un A, c'est le mot amour... Il n'est pas dans un poème, mais dans l'âpreté des jours, dans la vie, fruit amer que l'on croque au quotidien, sans espoir, mais déterminé à ne point être vaincu par l'amour lui-même. Il est vingt heures trente, vous êtes couchés. Petite sœur, à la lumière de sa lampe de chevet, lit un livre de contes où les histoires finissent toujours bien. Tu dois déjà dormir. J'ignore ce qui peuple ton sommeil, quels songes colorés, quels rêves de petit enfant. Tu ne dis jamais rien de ce qui vit derrière tes yeux bleus... La maison retrouve son silence, ce calme infini. Nous voici une famille comme les autres puisque les enfants dorment. J'allume la télévision, je change de chaîne,

jusqu'à ce que je trouve un de ces bons vieux films idiots, plein de héros en carton-pâte qui font les dimanches soirs sans problèmes. Demain, je déposerai Petite sœur devant son école, au milieu des enfants, des nuées de gamins joyeux à l'entrée de la cour. Nous prendrons le chemin du centre, celui des istes et des iques. C'est à une vingtaine de kilomètres de la ville, dans une autre ville... Je t'accompagnerai jusqu'au bâtiment, au fond d'une grande cour plantée de beaux tilleuls. Je dirai bonjour à l'infirmière et à l'éducateur. Toi, sans te soucier de personne, tu te jetteras sur les interrupteurs. Ensuite, tu voudras que je m'assoie près de toi. Je te ferai une bise sur les deux joues. Tu me diras On s'en va... non, on s'en va... L'infirmière te prendra par la main. Elle t'emmènera rejoindre les autres. Je t'aime, je t'aime... je le dirai si fort dans ma tête que mon crâne explosera... Je rejoindrai ma voiture. J'allumerai une cigarette. Je chantonnerai. Tout va bien. Tu es ailleurs. Je vais ailleurs. Le monde est ainsi fait. Tout va bien. Je t'aime...